HISTOIRE DU CHATEAU DE MONTCELARD

Bâti sur un éperon rocheux dominant la vallée de l'Ance, le petit château de Montcelard fut le siège d'un fief vassal de Viverols. Tel qu'il se présentait dans son dernier état, c'était un bâtiment de plan carré appartenant au style Renaissance d'une allure agréable, flanqué d'une tour logeant un escalier à vis qui desservait les étages. Epargné par la Révolution, le château fut malencontreusement détruit par un incendie en 1857. Le nom qui le désigne peut paraître curieux. En effet le Montcelard qui occupe, à 855m d'altitude, un petit replat, n'a rien d'un mont. Sans doute faut-il retenir pour plus significatif le second élément du nom, « le celard » qui évoque le latin cellarium désignant à la fois le cellier ou magasin/grenier et une petite chambre ou retraite. Le nom fut donné à une famille noble qui se fonda au 16^{ème} siècle dans la famille de La Farge. Le chapitre de Brioude admit, à partir de 1365, huit membres de la famille de La Farge comme chanoines-comtes, qui jouissaient de fiefs nombreux ne relevant que du roi de France ; le dernier fut Alexandre, entré en 1694. Pour y être admis, le candidat devait faire preuve de huit quartiers de noblesse, tant du côté maternel que paternel, ce qui atteste pour la famille qui nous occupe une noblesse très ancienne remontant bien au-delà de 1365.

Le premier connu des seigneurs de Montcelard paraît être un certain Johannes de Montcelard, invité à payer la reine Jeanne de France, dame de Viverols, une taille de 46 sols et 8 deniers au lendemain de la peste noire. Le « *dictionnaire des fiefs* » du Comte de Remacle qui ignore ce personnage rappelle ensuite l'existence de Bernard de Montcelard vivant en 1411 et celle de François qui fit inscrire ses armoiries dans l'armorial de 1450 : de gueules au cerf d'argent ramé d'or passant sur une terrasse de sinople. Elles sont sculptées à la clé de voûte de la chapelle Saint-Roch de l'église de Saillant où la famille possédait sans doute un tombeau. Les seigneurs du domaine jouèrent un certain rôle pendant les guerres de religion ; l'un d'eux fut désigné en 1574 par l'assemblée générale de la noblesse du Forez pour réunir quelques troupes afin de lutter contre les protestants. Les « *Chroniques du Livradois* » nous content l'histoire d'un jeune seigneur de Montcelard qui, fait prisonnier lors de la prise de Montbrison par le baron protestant des Adrets et condamné comme toute la garnison à sauter du haut d'une tour, aurait hésité. Le cruel baron lui ayant dit que c'était trop de faire deux fois, le condamné aurait répondu : « je vous le donne en dix ». Cette répartie fit, paraît-il rire des Adrets, qui lui accorda la vie sauve.

Le dernier représentant de la famille La Farge mourut sans postérité, léguant ses biens à la famille Boyer de La Salle. Cette dernière avait été anoblie par l'achat d'une charge de secrétaire du roi qui coûtait fort cher mais qui ne nécessitait aucun travail important, conférait la noblesse à son possesseur et l'exemptait du plus lourd des impôts, à savoir la taille, payée uniquement par les roturiers. Le fief de Montcelard devait rester dans cette famille jusqu'à sa vente, en 1782, à Jean Granet, licencié en droit de Viverols.

En 1955 le nouveau propriétaire du domaine, Marius Cellard, notre grand-père, entreprend la plantation des prairies existantes. C'est la forêt que vous découvrez aujourd'hui, fruit de travail et de passion.

Edition régionale du Livradois-Forez, revue archéologique site : chroniques historiques d'Ambert.

La légende de Montcelard

Au moment où commence ce récit, nous sommes à la fin du moyen-âge, Montcelard lance fièrement vers le ciel ses tours fortifiées et son donjon. Au loin étincellent les toits de Bostfranchet, ennemis bien des fois, Montcelard et Bostfranchet ont souvent dans les querelles de voisinage, rougi du sang de leurs partisans les terres qui les séparent, et bien souvent l'Ance a roulé dans ses flots les cadavres des soldats ennemis réunis dans la mort.

Le vieux comte de Montcelard, retiré dans son donjon féodal, attendait patiemment la fin de ses jours, après une vie de rudes combats et de longues chevauchées mais, le vieux chêne avait poussé un rameau vigoureux, et Guy de Montcelard, âgé à cette époque, de vingt ans, laissait prévoir qu'il serait en tous points le digne fils de son père. Ce dernier ne voulant pas aller dormir avec ses aïeux, dans le tombeau familial, sans avoir assuré par un mariage avantageux l'avenir de sa race, un héraut fut envoyé en grande pompe vers le seigneur de Bostfranchet pour demander la main de noble et puissante damoiselle Aloyse de Bostfranchet pour le fils du comte de Montcelard. Cette union réunissait les deux plus belles fortunes de la région et mettait un terme aux rivalités séculaires des Montcelard et des Bostfranchet.

Hélas ! Il y avait un revers à cette brillante médaille ! Damoiselle Aloyse était laide, plus que laide, affreusement bossue, et de plus, elle louchait atrocement. Mais cela importait peu à nos seigneurs moyenâgeux, et l'amour, la grâce et la beauté étaient marchandises négligeables dans la balance des intérêts ! Jamais damoiselle Aloyse n'avait franchi le seuil du château paternel.

Au jour fixé pour la cérémonie, un héraut d'armes avait averti, à son de trompe, les habitants de Saillant. Par ordre de Mgr de Bostfranchet et de Mgr le comte de Montcelard, vilains et manants devaient rester enfermés dans leurs demeures closes pendant que défilerait le cortège nuptial, et cela sous peine de mort.

Un savetier eut seul l'étrange fantaisie de repaître ses yeux de ce spectacle. Peut-être n'avait-il pas compris l'ordre donné par le héraut d'armes, peut-être espérait-il ne pas être aperçu ?

A côté de son échoppe, placée tout près de l'église s'élevait un tilleul au tronc élancé. Notre imprudent se blottit derrière cet abri naturel. Hélas ! Mal lui en prit, car aussitôt découvert par les gens d'armes du seigneur de Bostfranchet, il fut immédiatement appréhendé et pendu sans rémission, malgré ses supplications, à l'arbre qui si souvent lui avait prêté l'abri de son ombre bienfaisante.

Tel fut le seul incident qui marqua le mariage de Guy de Montcelard et de damoiselle Aloyse de Bostfranchet, incident sans grande importance, car c'était alors si peu de chose, que la mort d'un manant !

Quatre ans près ces événements, la sombre fatalité vint appesantir sa main sur le château de Montcelard. D'abord, le vieux comte fut un jour trouvé mort sur les bords de l'Ance où il aimait à promener ses rêveries. Cette mort néanmoins ne laissa pas de trop grandes douleurs après elle. Le comte était arrivé à un âge où l'on envisage cette éventualité comme toute naturelle et après de somptueuses funérailles, le château reprit son air habituel.

Le bonheur régnait quand même au château de Montcelard. Si sa femme, bossue et contrefaite, n'avait procuré à Guy de Montcelard que des satisfactions bien négatives, elle lui avait, du moins, donné deux fils superbes que le jeune comte contemplait avec amour. Gontran, l'aîné, le seul dont nous parlerons ici, était tout le portrait de son père et promettait d'être un jour un chevalier accompli. Brun, avec des yeux vifs, il attirait par sa grâce et son sourire.

Un jour que Guy de Montcelard était allé prêter main forte au baron de Viverols, pour châtier ses vassaux révoltés, un étranger pénétra furtivement dans le château de Montcelard, avec la connivence sans doute d'un domestique ou d'un garde. Au matin, lorsque la femme chargée du soin des enfants, pénétra dans leur chambre, le jeune Gontran avait disparu. En vain fouilla-t-on les moindres recoins des environs, offrit-on de royales récompenses à celui qui ramènerait l'enfant, personne ne se présenta, et jamais l'on ne put savoir ce qu'était devenu ce petit être à qui souriait l'avenir et sur la tête duquel on fondait tant d'espérances !

Quelques années après, minée par le chagrin, la pauvre mère s'éteignit, et quitta à son tour cette vallée de larmes où, malgré ses titres et ses richesses, la vie avait été pour elle si amère, et la destinée si ingrate ! le jeune comte, resté seul, confia son fils à des mains fidèles et partit rejoindre l'armée pour oublier dans la vie des camps la voix de la douleur.

Seize ans s'étaient écoulés, depuis l'enlèvement du jeune Gontran, et le comte de Montcelard, revenu dans son château, ne pouvait oublier son enfant disparu, tout en surveillant avec amour l'éducation de son plus jeune fils, seul espoir de sa race. Ses vassaux non plus ne l'avaient pas oublié, et souvent, pendant les longues veillées d'hiver, ces événements faisaient l'objet de maintes conversations.

Bientôt se répandit dans le pays un bruit étrange qui mit à son comble la terreur des habitants. Un brigand fameux, les uns le disaient d'âge mûr, les autres jeune, ravageait la région, arrêtant les voyageurs, pillant les fermes et les églises, brûlant les moissons. Cette rumeur, d'abord vague, fit bientôt place à la triste réalité. A la tête de cette bande armée, marchait un chef jeune encore, et masqué, que suivait partout un homme d'un certain âge. Quelques jours plus tard on apprit que le jeune fils du seigneur de Saint-Anthème, surpris à la chasse, avait failli périr victime de ces brigands.

Ce chef redouté semblait avoir le don d'ubiquité, car pas de jour ne se passait sans que l'on n'apprit quelque nouvel exploit. Saillant, Saint-Anthème, Viverols, Eglisolles, les environs de Montcelard semblaient plus spécialement destinés à subir ses rapines et ses déprédations. Surnommé l'Ipazou, il attaquait de préférence à tout ce qui touchait de près ou de loin à la noblesse ou au clergé.

Tant de crimes ne pouvaient rester impunis. De toute part, les seigneurs s'organisèrent pour s'emparer de ce personnage mystérieux et néfaste. On désespérait déjà de ne pouvoir l'arrêter lorsqu'un jour le comte de Bostfranchet fut averti qu'un homme à l'aspect rude et sauvage insistait pour lui parler. Il donna l'ordre de l'introduire, et, quelle ne fut pas sa surprise, lorsque cet individu lui proposa de lui livrer sans coup férir, cet Ipazou, terreur de la contrée. – Tu le hais donc bien ? interrogea le comte de Bostfranchet. – J'ai mes raisons pour le livrer, répondit laconiquement cet étrange visiteur. – comment nous le livreras-tu ? – je connais le lieu où il dort. Donnez-moi quelques hommes résolus et je vous mènerai vers sa cachette où vous pourrez vous emparer de lui. – Que désires-tu pour ta récompense ? – Je ne demande qu'une chose, c'est qu'il soit pendu.

Le même soir, sur le coup de dix heures, dix bras robustes saisirent l'Ipazou et fut décidé qu'il serait pendu à la maîtresse branche du tilleul.

Le jour du supplice arrive ; se tenaient au premier rang, les comtes de Bostfranchet et de Montcelard entourés de seigneurs et d'une foule de badauds.

Tout à coup le silence se fit solennel et sinistre. A l'extrémité de la place apparaissait le bourreau et derrière lui, entre les soldats, l'Ipazou, pâle, mais calme, regardant d'un air de suprême dédain cette foule qui venait se repaître de sa mort. Ses traits étaient nobles et réguliers. Il pouvait avoir vingt-deux ans peut-être.

Avec beaucoup de bonne volonté, il se laissa passer la corde au cou, et bientôt on le vit se balancer à la branche de l'arbre.

C'est à ce moment que l'homme qui l'avait livré se présenta devant les seigneurs étonnés : - je vois ce que tu veux, lui dit d'un air méprisant le comte de Montcelard, tu viens réclamer le prix du sang, tu viens chercher ta récompense ? – « ma récompense, répondit l'homme, je viens de la recevoir ! Mais veuillez m'écouter un instant, comtes de Montcelard et de Bostfranchet, et vous aussi, nobles seigneurs. Savez-vous qui je suis ? Non, peut vous importe, sans doute ? Je suis le fils de ce savetier pendu à ce même arbre le jour des noces du comte de Montcelard. Regardez maintenant cet homme que vous nommiez Ipazou et qui se balance à cette même branche où fut pendu mon père ! C'est moi qui l'ai nourri et élevé. J'ai mis dans son âme toute la haine des démons et tous les mauvais penchants qui en ont fait un monstre ! Allons Montcelard, allons Bostfranchet, approchez-vous un peu, regardez à son bras droit la marque qu'il apporta en naissant ! Eh bien ! Tu palis ? Reconnais donc ton fils, Montcelard, ton petit-fils, Bostfranchet ! »

Et, pendant que la foule s'empressait auprès du comte de Montcelard qui venait de perdre connaissance, l'homme disparut en criant : « Oh ! Mon père, tu es enfin vengé ! » On ne le revit plus jamais.

Telle est la légende de Montcelard.